Patrice FLICHY, *Les Nouvelles Frontières du travail à l'ère numérique*

Paris, Éd. Le Seuil, coll. Les Livres du nouveau monde, 2017, 432 pages

Victor Potier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/12969>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.12969

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 376-379

ISBN : 978-2-8143-0519-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Victor Potier, « Patrice FLICHY, *Les Nouvelles Frontières du travail à l'ère numérique* », *Questions de communication* [En ligne], 33 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 05 janvier 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/12969> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.12969>

d'en savoir plus ou de lire ici ou là des études de cas réalisées par Gamba Fiorenza : une observation plus pointue d'un ou de deux sites web choisis, par exemple. La vue d'ensemble qu'elle propose sur les sites web existants, sa proposition de typologies concernant les différentes façons de communiquer sur la mort de proches ou de « people » (Youtube, pages Facebook, Twitter) est passionnante, mais l'auteure ne nous conduit malheureusement pas en profondeur vers un ou deux terrains spécifiques.

Il n'était peut-être pas possible de reproduire des images ou captures d'écran, mais pour les lectrices et lecteurs qui ne connaissent pas forcément l'univers en question, il est difficile de se représenter certaines pratiques, comme celles que Gamba Fiorenza explicite si bien dans le chapitre 6 sur les espaces hybridés (à partir de la page 145). À partir de là, l'ouvrage commence véritablement à prendre la forme annoncée dans le titre, c'est-à-dire à présenter les étapes qui mènent à la question de l'immortalité. L'auteure évoque les QR codes gravés sur une plaque qui est ensuite installée sur la tombe, permettant ainsi aux personnes qui visitent cette dernière de se connecter via leur téléphone portable aux données du défunt à partir d'une application mobile : « Ce que les QR codes permettent aux visiteurs c'est l'accès immédiat à des informations qui généralement ne sont pas indiquées sur la dalle funéraire par manque de place » (p. 147). Ce chapitre, enchaînant sur la troisième partie (« Anthropologie de l'immortalité », pp. 165-229) donne envie de poursuivre la recherche sur la question, ainsi que de mener des entretiens avec des personnes qui utilisent les QR codes, d'en savoir davantage sur leurs motivations et la potentielle ritualisation de la pratique hybride. L'immortalité, concept qui paraît dans le titre de l'ouvrage et qui arrive malheureusement trop tard dans le texte, devient en quelque sorte un mot clé accrocheur, même si le chapitre qui lui est consacré est stimulant et constitue une fascinante source de réflexion théorique. Peut-être aurait-il fallu mieux choisir la notion d'« éternités numériques » (Eneid, ANR : <http://eneid.univ-paris3.fr/>) qui propose la rencontre des notions de mémoire et d'immortalité en son nom. Gamba Fiorenza semble connaître les chercheurs participant à ce programme de recherche ; sur la question des identités numériques *post mortem*, elle cite, entre autres, Fanny Georges, mais il est dommage de ne pas voir discutés dans son ouvrage les récents articles incontournables issus de ce projet. L'ouvrage de Gamba Fiorenza date de 2016, certes, mais les publications de 2013 et de 2014 auraient certainement pu contribuer à une mise en perspective des derniers chapitres dans une dimension communicationnelle et anthropologique (par

exemple, Fanny Georges, 2014, « Identité *post mortem* et nouvelles pratiques mémorielles en ligne. L'identité du créateur de la page mémoriale sur Facebook », pp. 51-66, in : Bonenfant M., Perraton C., dirs, *Identité et multiplicité en ligne*, Québec, Presses de l'université du Québec ; ou encore Fanny Georges, Virginie Julliard, 2014, « Aux frontières de l'identité numérique. Éléments pour une typologie des identités numériques *post mortem* », pp. 33-48, in : Saleh I., Bouhail N., Hachour H., dirs, *Les Frontières du numérique*, Paris, Éd. L'Harmattan).

L'ouvrage de Gamba Fiorenza propose donc une introduction passionnante et riche à la question du lien qu'entretiennent les rituels, le numérique et la mort. Son travail sera utile pour toutes les personnes qui souhaitent s'initier à la problématique et acquérir des connaissances générales sur le sujet. L'ouvrage ouvre des perspectives intéressantes pour des ethnographies en ligne à venir, pour des recherches économiques sur « le marché de la mort » numérique, par exemple, mais aussi sur la question de la protection des données.

Katharina Niemeyer

École des médias, université du Québec à Montréal,
H2L 2C4

niemeyer.katharina@uqam.ca

Patrice Flichy, *Les Nouvelles Frontières du travail à l'ère numérique*

Paris, Éd. Le Seuil, coll. Les Livres du nouveau monde, 2017, 432 pages

Avec *Les Nouvelles Frontières du travail à l'ère numérique*, Patrice Flichy poursuit ses travaux engagés sur l'« imaginaire d'Internet » en 2001 (Paris, Éd. La Découverte), et sur le « sacre de l'amateur » en 2010 (Paris, Éd. Le Seuil). Attention, cette nominalisation du « numérique » comme un tout abstrait ne doit pas cacher au lecteur la richesse d'analyse de l'ouvrage : outils de travail et leurs évolutions, plaisir de faire ou nécessité, perception subjective des expériences vécues, aspects culturels, liens entre amateurisme et expertise, considérations macroéconomiques ou managériales, rapports du don à l'activité marchande, compromis social et recommandations aux pouvoirs publics ; rien n'échappe au girond d'une analyse tout aussi complète que les méthodologies utilisées (approche sociohistorique, entretiens, analyse statistique).

L'objet du livre est celui des « modifications profondes du travail et du salariat » (p. 19). Après avoir fait le constat d'une précarisation et d'une porosité croissante du travail (pp. 7-8), Patrice Flichy opte pour une approche consistant à « partir du travail choisi et réalisé, et non

de la forme des contrats de travail » (p. 9). Il identifie la séparation entre un « travail dedans » (appartenant au monde de l'entreprise et inscrit dans des rapports marchands) et un « travail dehors » (relevant de la sphère des loisirs), ainsi que des phénomènes de « recouvrement » de l'un à l'autre (p. 12). Au cours des quatre parties qui structurent l'ouvrage, Patrice Flichy étudie l'activité réalisée au contact d'outils et de plateformes entrées dans nos quotidiens (Uber; Etsy; Airbnb, World of Warcraft, MySpace, blogs, logiciels libres ou non, outils de micro-informatique personnelle, etc.) pour défendre sa thèse : les mutations numériques font qu'« une nouvelle forme de travail apparaît, le travail ouvert », inscrit dans « une continuité des modes de faire » (p. 14) entre un travail salarié et un « autre travail » situé dans la sphère privée (*ibid.*).

Dans la première partie, Patrice Flichy travaille à déconstruire le paradigme de séparation du travail et des loisirs. L'auteur montre que cette séparation est fondée sur une définition des loisirs comme « anti-travail » (p. 36) et qui agit comme « compensation » d'un travail émiétté (p. 39). Pour l'auteur, tel paradigme fait fleurir les thèses où « tout est travail » (p. 55), comme celles de la mise au travail du client, mais dans lesquelles il déplore que le temps libéré y apparaisse comme « phagocyté par la consommation et le divertissement ». Il ajoute que « ces thèses débouchent finalement sur une impasse [puisqu'] elles décrivent de façon restreinte le travail du producteur ou du consommateur ; elles ignorent le travail de construction de sens du récepteur des médias » (p. 60). Patrice Flichy qualifie ce dualisme comme « impossible à tenir » (p. 90), et y oppose le paradigme de la « continuité des modes de faire » (p. 63), forgé par une double approche par la sociologie de l'activité, et de l'identité. La sociologie de l'activité permet à l'auteur de substituer à l'approche friedmanienne celle de la continuité et de l'engagement, en définissant l'activité de travail comme expérience de « coopération harmonieuse entre l'homme et le monde » (p. 65), ainsi que comme recherche de sens. Conçue comme ajustement à la situation plutôt que comme reconquête d'autonomie interstitielle, cette activité appelée « travail à côté » permet de développer une « identité du faire » (p. 77), notamment par l'insertion dans de nouveaux collectifs et le développement ou la remobilisation de compétences particulières – en opposition parfois aux « identités individualistes » que le modèle de gestion par la compétence fait peser aux travailleurs sous forme d'injonctions à l'entrepreneuriat de soi (p. 81). En terminant cette première partie par l'analyse statistique de l'enquête « Histoire de Vie » de 2003 réalisée par l'Institut national de la statistique et des études économiques (Insee), Patrice Flichy montre que les loisirs

s'articulent finement aux activités professionnelles pour servir de support à la construction « d'une identité "pour soi" » au-delà des identités professionnelles statutaires (p. 104), malgré les variations de pratiques de loisir observées selon les catégories socioprofessionnelles (CSP) et les genres. Les individus « bricolent leur identité pour soi » (p. 106) dans un lien fort entre passion et travail, puisque « l'identité aux passions peut, en complément de l'identification au travail, favoriser l'importance au travail » (p. 111). Cette continuité entre les activités de travail, de loisir et la construction des identités sociales est finalement analysée dans le cas de populations en marge du travail classique : les chômeurs (p. 113) et les étudiants (p. 118) d'une part, les femmes au foyer (p. 118) et les retraités (p. 124) d'autre part.

La deuxième partie a pour but de replacer ces « zones de débordement » dans une perspective sociohistorique, quand « les caractéristiques habituelles du travail s'effacent » alors que cette activité pourtant, située entre travail et loisir, « débouche sur une réelle production de biens et services » (p. 131). L'auteur procède d'abord à l'étude de contre-cultures visant à reconquérir la complétude du travail et l'autoproduction de son cadre de vie. Il couvre une période allant des grandes utopies artistiques et politiques du XIX^e siècle jusqu'aux chantres de l'autoproduction numérique (les *makers*), en passant par les communistes hippies californiens et le mouvement « Do It Yourself » punk, pour en venir à analyser l'éthique des hackers, fondée sur l'autonomie du travail et la libre circulation des savoirs (et le maintien paradoxal de sa vivacité dans la culture d'entreprise de Facebook, d'Apple ou de Google [p. 156] !). Ces « utopies du faire » (p. 172) ne se caractérisent pas par une opposition aux sphères marchandes, mais par leur articulation à elles « en actes », jusqu'aux constituants contemporains de « culture numérique » (p. 177). Pour le prouver, Patrice Flichy retrace « une anthropologie du faire avant l'émergence du numérique », par une mise en perspective sociohistorique de « l'autre travail ordinaire » (p. 179). Il montre la transformation progressive des loisirs « en une nouvelle forme de travail » (p. 180), visant pour l'amateur à « braconner le champ des possibles » (p. 188) pour articuler loisirs et activité professionnelle sur le spectre d'une même activité discontinue, en requalifiant et en recomposant parfois les ressources sociales, gestuelles et techniques de la sphère professionnelle (p. 195). Du jardinage au bricolage, le « goût pour l'activité libre » est toujours encadré par le marché (p. 201) mais ces « arts de faire » sont présentés comme des « facteurs de réouverture du travail » (p. 211) qui n'ont pas qu'une valeur unique, entre le plaisir de l'acte de production et la valeur d'usage de ce qui est produit.

Aussi la troisième partie sert-elle à montrer qu'avec le numérique, « un continuum se fait jour » entre « activités pour soi » et de métier, qui « transcende la coupure » entre « amateurs et professionnels » (p. 223). Outils et pratiques numériques s'inscrivent dans une « culture commune » et « partagée » qui favorise la circulation des compétences (p. 221) entre sphère personnelle et professionnelle. En émerge un contexte où « deux logiques contradictoires » s'opposent (p. 243) ; entre foisonnement d'applications « bricolées » dans cet entre-deux et volonté de nombre d'entreprises de centraliser et de normaliser ce bouillonnement d'innovations (p. 225). D'un côté, une (auto)production collaborative est montrée comme facteur de démocratisation de l'internet (p. 229) ; d'un autre côté, « l'autre face » de l'informatique voit augmenter le contrôle par l'encadrement de l'activité et la standardisation des procédures (p. 233). Le chapitre 7 (pp. 247-282) est particulièrement remarquable pour son analyse de 39 entretiens semi-directifs qui, enfin, donnent corps à de « multiples itinéraires d'activité [qui] tracent des voies diverses au sein de la nouvelle carte du travail numérique » (p. 280) : chauffeurs pour Uber, hôteliers improvisés sur Airbnb, artisan semi-professionnelle sur Etsy, hackers de données GPS pour la randonnée ou le parapente sportif, etc. L'auteur esquisse une « anthropologie du faire » (p. 248) dans un espace de pratiques allant de la séparation des carrières de travail et de loisir à leur unification, avec pour but à chaque arbitrage de se « forger une identité spécifique » (p. 268). Au chapitre suivant, Patrice Flichy étudie cette nouvelle figure des « travailleurs d'ailleurs » (p. 283), situés « en dehors du monde classique de l'entreprise ». Leur travail est « complet » et « choisi » (p. 286) ; ils « refusent le plus souvent la division du travail », et s'inscrivent en droite ligne des utopies *makers* par un « mode d'acquisition original [des compétences], axé sur l'ouverture des boîtes noires techniques et sur la recherche des multiples ressources en ligne » (p. 289). Ils se construisent une seconde carrière, au sens de Howard Becker, valorisant tant leur production que leur identité (p. 298) dans la construction de leur réputation en ligne (p. 301). Enfin, cette partie se clôt sur la place du don dans la culture et le travail numérique, et son rapport à l'acte marchand. Les travailleurs d'à côté sont montrés pris « dans un double jeu » entre distance marchande et proximité amicale (p. 319), donnant lieu à un calcul de la valeur du travail situé entre rationalité marchande instrumentale et plaisir éprouver à réaliser ou à donner, créant une « dissonance » entre l'« intérêt à » et l'« intérêt pour » (p. 327) ne conduisant pas, pour autant, à une hybridation du marchand et du non marchand, maintenu bien distincts en actes (p. 340).

La quatrième et dernière partie analyse la façon dont évoluent espaces, pratiques et représentations du travail « avec le numérique », car les outils numériques sont à double tranchant. D'une part, les plateformes marchandes sont des instruments d'autonomisation et de « démocratisation de l'échange » (p. 350) des produits et des avis de tous – « démocratisation-participation » – sur tout – « démocratisation-participation » – (p. 354). D'autre part, les algorithmes favorisent les acteurs les mieux lotis en réputation et agissent comme des « dispositifs de cadrage » du marché (p. 357). Patrice Flichy remarque finalement « qu'il est difficile de mesurer le nouvel espace occupé par le travail ouvert », bien que la convergence de facteurs culturels et générationnels suppose qu'on assiste « à une mutation qui pourrait être plus profonde que celle signalée par les données de l'emploi » (p. 382). Elle fait apparaître deux types de nouveaux travailleurs : les « intégrés » et les « désaffiliés ». Les premiers sont décrits comme des « amateurs heureux », qui « ne s'inscrivent pas dans le rapport social qui qualifie le salariat » (p. 373), mais dans une autre forme de rapport social. Au contraire, les seconds exercent un travail « n'ayant aucune valeur en soi », ils doivent « vendre leur force de travail dans des conditions défavorables » (*ibid.*). En dépeignant les conditions précaires de « travailleurs du clic » (p. 376), Patrice Flichy dessine les contours d'un nouveau prolétariat, constitués de travailleurs « désocialisés » dont la réalité est soumise aux lois des plateformes marchandes : « C'est surtout la plus-value capitaliste qu'il faut interroger » (p. 392). La tonalité marxiste de cette fin d'ouvrage n'achoppe pas sur une seule posture intellectuelle, puisque l'auteur formule plusieurs recommandations aux pouvoirs publics (p. 402) : la création d'un « compte social personnel » (p. 403) prenant en compte les activités annexes dans un compromis social renouvelé, recourir plus largement à la validation des acquis de l'expérience (VAE) pour « articuler une compétence constituée de façon autodidacte à d'autres régimes de compétences » (p. 404) et des dispositifs de régulation des algorithmes destinés à « s'assurer de leur sincérité », non plus pour « se libérer du travail, mais [pour] libérer le travail » (p. 405).

Quelques prolongements peuvent alors poursuivre la lecture de cet ouvrage. Le premier se rapporte au thème de la « nouveauté », présent dès le titre de l'ouvrage (« nouvelles frontières », « nouvelle activité », « nouveaux modes de faire », « rapport différent au travail », etc.). Mais la continuité entre les modes de faire, la porosité des frontières entre privé et professionnel, traduit tout de même un engagement dans le travail

qui reste le même ; pourquoi donc alors conserver jusqu'au bout la suggestion d'une rupture globale dans la reconfiguration du travail par le numérique ? Le numérique remodèle-t-il le travail comme rapport social unifié par le droit et le marché... ou bien prolonge-t-il, massifie-t-il peut-être, de classiques arbitrages déjà effectués avant l'arrivée de ces outils ? Par exemple, les dispositions au travail d'à côté en fonction de l'appartenance sociale sont assez peu discutées, bien qu'il soit montré des articulations des loisirs au travail différentes selon les CSP (chapitre 3, pp. 93-128), ou des modes de mobilisation de compétences socialement situées (chapitre 7, p. 282). Peut-être les travailleurs ne sont-ils pas tous égaux face à un numérique massifiant des inégalités de genre, de classe ou de générations connues par ailleurs ; auquel cas, la réactualisation d'une analyse sociologique par la sociologie de l'activité choisie par Patrice Flichy paraîtra véritablement novatrice pour affiner l'analyse de ces inégalités. Par ailleurs, à l'heure où se multiplient « *serious games* » et dispositifs managériaux ludistes, l'analyse de la « relation ludique qui se construit au travail » par le numérique (p. 220) et des rapports du jeu au travail (p. 65) auraient pu venir soutenir une réflexion plus large sur la reconfiguration des frontières culturelles du travail, situant les représentations de l'activité au cœur de porosités entre utilité et inutilité, ou entre plaisir et peine. Enfin, Patrice Flichy reste peu critique sur les phénomènes de réputation ou d'encadrement de l'activité sur les plateformes marchandes (p. 354), notamment vis-à-vis d'analyses récentes sur les algorithmes et leurs articulations aux pratiques humaines (Dominique Cardon, *À quoi rêvent les algorithmes. Nos vies à l'heure des big data*, Paris, Éd. Le Seuil, 2015). Ce faisant, le sociologue livre un ouvrage riche et stimulant, ouvrant bien plus la réflexion qu'il ne la ferme, et résolument ancré au cœur des problématiques sociotechniques sur le travail.

Victor Potier

Certop, université Toulouse 2 Jean Jaurès, F-31000
victor.potier@univ-tlse2.fr

Sylvie FREYERMUTH, Jean-François P. BONNOT, *De l'Ancien Régime à quelques jours tranquilles de la Grande Guerre. Histoire sociale de la frontière*
Bruxelles, P. Lang, coll. Comparatisme et société, 2017, 474 pages

Après *Des personnages et des hommes dans la ville. Géographies littéraires et sociales* (Berne, P. Lang, 2014), poursuivant leurs investigations relatives à une « histoire d'en bas » (p. 24), Sylvie Freyermuth et Jean-François P. Bonnot s'intéressent cette fois, en suivant sur près de deux siècles les descendants de Jean Ferréol

sur les terres du Haut-Doubs, à la manière dont se construit et se transmet un « écotype », celui de la frontière. À une époque où les travaux consacrés à la frontière, et plus largement à la construction de l'identité, à sa caractérisation comme à ses supposés attributs, se multiplient dans plusieurs disciplines (sociologie, anthropologie, littérature, pour n'en citer que quelques-unes), l'étude pluridisciplinaire proposée ici a le mérite de s'intéresser à un objet souvent dédaigné : non pas tant « les humbles » que les représentants d'une « classe moyenne », pour utiliser une expression quelque peu anachronique, c'est-à-dire une catégorie sociale intermédiaire et souvent invisible. Le choix d'une destinée ordinaire, s'il obéit *a priori* en partie à des raisons familiales, se trouve surtout justifié par la manière dont celle-ci permet de reconstruire « l'arrière-plan » (p. 144) d'une histoire. De ce point de vue, l'un des grands mérites de l'ouvrage est de mettre en évidence la manière dont ces êtres déjouent toute tentative de catégorisation univoque ou définitive – invitation à la prudence particulièrement bienvenue à une époque où les étiquettes ou catégories sont toujours promptement distribuées. Examinant successivement les différentes dimensions constitutives d'une vie, les auteurs soulignent en effet la manière dont le comportement aussi bien que les valeurs et l'imaginaire de ces habitants du Haut-Doubs se définissent d'abord par le sens de la nuance, comme un écho à cette région frontalière, finalement perçue comme intermédiaire : ni indifférence pour l'actualité politique ni dramatisation, ni éloge effréné du labeur, ni goût invouable pour les distractions, ni renfermement sur un entre-soi ni nomadisme systématique, etc. Et c'est bien cette souplesse, à laquelle fait écho l'aptitude des critiques à naviguer d'une discipline à l'autre, qui permet à cette « biographie sociale » d'enrichir la connaissance d'une époque aussi bien que celle de ses mentalités, conformément à la position de Carlo Ginzburg, dont se réclament d'ailleurs les auteurs.

Très factuelle, la première partie de l'ouvrage plante le décor en proposant une généalogie sociale et géographique de Jean Ferréol et de ses descendants. Inscrit dans un paysage, dans une région puis dans une famille, le destin de Jean Ferréol acquiert une valeur « romanesque » (p. 71 et sqq) autant qu'historique : « Insoumis, forçat et lieutenant des douanes » (p. 71), il apparaît, au fil des témoignages et des récits, qui confinent parfois au mythe, comme un ancêtre aussi atypique que profondément représentatif. Cette ambivalence constitue le véritable fil rouge de cette première partie : loin de toute généralisation excessive, comme de tout stéréotype, les biographies reconstituées et narrativisées de ces quelques habitants